

1942 (mars) – 1944 (mai)

Manuel, Jose et Carlos RODRIGUEZ

Les triplés du camp de Gurs

Texte de Claude Laharie, historien du camp, publié dans **Gurs, souvenez-vous**, bulletin de l'Amicale du camp de Gurs, n° 108, octobre 2007, p. 13 et 14.

La mémoire du camp de Gurs est souvent insupportable, lorsqu'on l'étudie dans le détail. Mais, avec le temps, elle s'efface peu à peu. Les témoins disparaissent, les souvenirs se diluent et les visages s'estompent. Seule la "grande" histoire émerge encore, entretenue par les commémorations, les articles de presse et des revues spécialisées. Et pourtant, peut-on vraiment oublier certaines choses ? La fonction de notre bulletin, Gurs. Souvenez-vous est de raviver notre mémoire, de faire resurgir les terribles réalités gursiennes, de les rappeler dans une sorte d'hommage posthume, pour qu'il en reste une trace, malgré le temps qui passe...

*Le six mars 1942, un petit événement survient à l'hôpital du camp de Gurs. **Frieda Marx**, une internée allemande réfugiée en Belgique avant la guerre, donne naissance à trois enfants. L'accouchement s'est bien passé et les triplés de Gurs, trois garçons, semblent en bonne santé. Le père est un des Espagnols du 182^{ème} Groupe de travailleurs étrangers, chargé de l'entretien du camp, **Casimiro Rodriguez**. L'hôpital du camp est en fête, ce soir-là. Une vingtaine de naissances y ont déjà eu lieu depuis deux ans, mais cette fois, il s'agit de triplés ! C'est vraiment extraordinaire. La vie semble triompher malgré la sordide misère qui sévit dans les baraques.*

*Frieda et Casimiro, les parents, choisissent les prénoms. Le premier s'appellera **Manuel** Rodrigo, le second **Jose** Fernando et le troisième **Carlos** Casimiro. En ces temps d'antisémitisme d'état, il est préférable d'éviter les prénoms à consonance juive...*

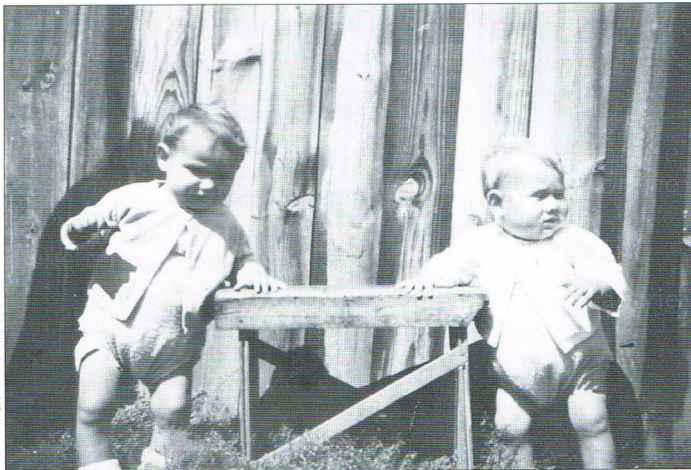
La maman reste à l'hôpital du camp car c'est le seul moyen légal de la "suralimenter", c'est-à-dire de lui donner les rations supplémentaires qui lui permettront de nourrir les trois bébés. Cependant Manuel, le premier, ne va pas bien. Il dépérit. Le 22 mars, deux semaines après sa naissance, il meurt. On ne connaît pas les causes exactes du décès, mais on peut imaginer que les conditions d'hygiène, très sommaires à l'hôpital du camp, y sont pour quelque chose. Frieda reste donc avec les deux autres bébés, Jose et Carlos.

Les semaines et les mois passent ainsi, d'abord dans la baraque hôpital, puis à la maternité du camp, où Jose et Carlos côtoient d'autres nourrissons internés, une dizaine au total. En août 1942, ont lieu les premières déportations, suivies de nouvelles en septembre, puis de nouvelles encore, en février-mars 1943. Frieda y échappe puisque ses deux enfants en bas âge la rendent "non déportable", selon les décrets promulgués par le ministère de l'Intérieur de Vichy.

En octobre 1943, lorsque le camp est provisoirement fermé, Frieda et les deux petits font partie du petit groupe qui, ne sachant où aller, demeure dans les baraques du quartier administratif, en compagnie de quelques membres du personnel français. Casimiro, son mari, doit changer d'affectation ; il est nommé dans un autre groupe de travailleurs étrangers, celui de Buzy, à quelques dizaines de kilomètres de sa famille. Là, il rencontre d'autres républicains espagnols dont certains sont en rapports étroits avec le maquis du Bager

d'Oloron. Il ne participe pas directement au maquis, mais lui sert d'agent d'information à la Résistance...

Au printemps 1944, lorsque le camp est partiellement rouvert et qu'on y enferme les gitans et les femmes venant de Brens, Frieda et ses deux enfants sont toujours là. C'est à cette époque-là qu'est prise la photo que nous reproduisons ici. On y voit Jose et Carlos, se tenant debout de façon encore incertaine, la main posée sur une petite table de fortune, devant une baraque droite de l'administration. Ils sont blonds comme les blés, bien propres, bien habillés et bien coiffés. Ils respirent la santé, avec leurs bonnes joues et leurs jambes dodues. Ce sont des enfants comme tous les autres, peut-être un peu plus craintifs que les autres, mais ce n'est même pas sûr. Ils sont délicieux.



Jose et Carlos Rodriguez (printemps 1944)

A la fin du printemps, Casimiro réussit à trouver un domicile, à Sévignacq-Meyrac, dans la vallée d'Ossau. Il loue une petite maison un peu isolée, située aux confins du village. Il s'y installe avec Frieda et avec ses deux enfants, qu'il parvient à faire sortir du camp de Gurs. La famille est enfin réunie... Le bonheur paisible est sans doute au rendez-vous, pendant quelques semaines...

Quelques semaines seulement. Car en juillet 1944, au moment où les combats de la Libération font rage dans la vallée d'Ossau, au moment où les troupes allemandes investissent le village de Buzy et tuent plusieurs personnes, un drame se joue à Sévignacq. Un groupe de soldats allemands investit la maison des Rodriguez et arrêtent Casimiro, suspecté d'appartenir à la Résistance. A-t-il été dénoncé par un voisin ? Certains l'affirment mais on n'en a pas la certitude. Casimiro doit prendre quelques habits et partir immédiatement. Il embrasse sa femme et ses deux enfants et, avant de sortir, demande à passer aux toilettes. Les soldats allemands le lui accordent. Il en profite pour se glisser à travers le minuscule vasistas qui donne sur l'arrière de la maison et s'enfuit à toutes jambes. Les Allemands s'en aperçoivent, sortent de la maison, lui tirent dessus, mais ne parviennent pas à le toucher. Furieux de s'être fait ainsi berner, ils décident d'arrêter la mère et les deux enfants et les conduisent à Pau, probablement au siège de la Gestapo, à la villa St-Albert, avenue Trespoey.

On ne reverra plus jamais Frieda ni ses deux enfants, Jose et Carlos. Ils seront déportés en août, quelques jours avant la libération du Béarn.

En 1945, Casimiro retourne à Sévignacq et essaie de comprendre ce qu'est devenue sa famille. Il finit par apprendre la terrible vérité, mais ne perd pas complètement espoir, imaginant que sa femme et ses enfants reviendront peut-être de déportation...

Il attend ainsi plusieurs années, d'abord découragé, puis totalement brisé.

Il meurt de désespoir quelques années après, incapable de survivre au sentiment de culpabilité qui le ronge. Sa mort apparaît comme une dérisoire victoire de la perversité nazie, capable de faire éprouver aux victimes la culpabilité d'être toujours en vie.

Casimiro et Frieda.

Et vous, les triplés de Gurs, Manuel, Jose et Carlos...

Votre histoire n'est pas la "grande" histoire, elle est sans doute assez banale, en ces temps déraisonnables.

Une histoire où se mêlent les souffrances des républicains espagnols et celles des déportés juifs, dans un même et unique destin, le plus cruel des destins.